

LETTRES
ARTS
VIE ARTISTIQUE

LYON S'AMUSE

THÉÂTRE
SPORT
VIE MONDAINE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

*Suis le lion qui ne mord point
Si non quand l'ennemi me pince.*

LETTRES ET CORRESPONDANCE

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES SONT REÇUES

LYON, Agence FOURNIER, rue Confort, 14.
GRENOBLE, id. Passage Teissière.
ST-ETIENNE, id. 6, rue Sainte-Catherine.
PARIS, Agence HAVAS, 8, place de la Bourse.

HISTOIRE VRAIE

Un grand vent mugissait au dehors, un vent d'automne mugissant et galopant, un de ces vents qui tuent les dernières feuilles et les emportent jusqu'aux nuages.

Les chasseurs achevaient leur dîner, encore bottés, rouges, animés, allumés. C'étaient de ces demi-seigneurs normands, mi-hobereaux, mi-paysans, riches et vigoureux, taillés pour casser les cornes des bœufs lorsqu'ils les arrêtaient dans les foires.

Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Eparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espèce de ferme château dont était propriétaire leur hôte.

Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetaient au plafond des lueurs sanglantes ! ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient, à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, moitiés gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.

Soudain, un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes les bêtes de l'arrondissement, M. Séjour, s'écria :

— Crébleu, maître Blondel, vous avez là une bonbonne qui n'est pas piquée des vers.

Et un rire retentissant éclata. Alors un vieux noble déclassé, tombé dans l'alcool, M. de Varnot, éleva la voix.

— C'est moi qui ai eu jadis une drôle d'histoire avec une fillette comme ça ! Tenez, il faut que je vous la raconte. Toutes les fois que j'y pense, ça me rappelle Mirza, ma chienne que j'avais vendue au comte d'Haussonnel et qui revenait tous les jours dès qu'on la lâchait, tant elle me pouvait me quitter. A la fin je me suis fâché et j'ai prié le comte de la tenir à la chaîne. Savez-vous c'est qu'elle a fait c'te bête ? Elle est morte de chagrin.

Mais, pour en revenir à ma bonne, v'là l'histoire :

— J'avais alors vingt-cinq ans et je vivais en garçon, dans mon château de Villebon. Vous savez, quand on est jeune, et qu'on a des rentes, et qu'on s'embête tous les soirs après dîner, on a l'œil de tous les côtés.

Bientôt je découvris une jeunesse qui était en service chez Déboulot, de Cauville. Vous avez bien connu Déboulot, vous Blondel ! Bref, elle m'enjola si bien, la greldine, que j'allai un jour trouver son maître et je lui proposais une affaire. Il me céderait sa servante et je lui vendrais ma jument noire, Cocote, dont il avait envie depuis bientôt deux ans. Il me tendit la main « Topez-là, M. de Varnot. » C'était marché conclu ; la petite vint au château et je conduisis moi-même à Cauville ma jument, que je laissai pour trois cents écus.

Dans les premiers temps, ça alla comme sur des roulettes. Personne ne se doutait de rien ; seulement Rose m'aimait un peu trop pour mon goût. C't'enfant-là, voyez-vous, ce n'était pas n'importe qui. Elle devait avoir quéqu' chose de pas commun dans les veines. Ça venait encore de quéqu' fille qui aura fauté avec son maître.

Bref, elle m'adorait. C'étaient des cajoleries, des mamours, des p'tits noms de chien, un tas d'gentillesse à me donner des réflexions.

Je me disais : « Faut pas qu' ça dure, ou je me laisserai prendre ! » Mais on ne me prend pas facilement, moi. Je ne suis pas de ceux qu'on enjole avec deux baisers. Enfin j'avais l'œil ; quand elle m'annonça qu'elle était grosse.

Pif ! pan ! c'est comme si on m'avait tiré

deux coups de fusil dans la poitrine. Et elle m'embrassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi ! Je ne dis rien le premier jour ; mais, la nuit, je me raisonnais. Je pensais : « Ça y est ; mais faut parer le coup, et couper le fil, il n'est que temps. » Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur mariée au marquis d'Yspare, à Rollebéc, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer.

Mais comment me tirer d'affaire ? Si elle quittait la maison, on se douterait de quelque chose et on jaserait. Si je la gardais, on verrait bientôt l' bouquet ; et puis, je ne pouvais la lâcher comme ça.

J'en parlais à mon oncle, le baron de Creteil, un vieux lapin qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un avis. Il me répondit tranquillement :

— Il faut la marier, mon garçon. Je fis un bond.

— La marier mon oncle, mais avec qui ? Il haussa doucement les épaules :

— Avec qui tu voudra, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas bête on trouve toujours.

Je réfléchis bien huit jours à cette parole et je finis par me dire à moi-même : « Il a raison mon oncle. »

Alors, je commençai à me creuser la tête et à chercher ; quand un soir le juge de paix avec qui je venais de dîner, me dit :

— Le fils de la mère Paumelle vient encore de faire une bêtise ; il finira mal ce garçon-là. Il est bien vrai que bon chien chasse de race.

Cette mère Paumelle était une vieille rusée dont la jeunesse avait laissé à désirer. Pour un écu, elle aurait vendue certainement son âme, et son garnement de fils par dessus le marché.

J'allai la trouver, et tout doucement, je lui fit comprendre la chose.

Comme je m'embarrassais dans mes explications, elle me demanda tout à coup :

— Qu' ça vous lui donnerez à c'te petite ? Elle était maligne, la vieille, mais, moi, pas bête, j'avais préparé mon affaire.

Je possédais justement trois lopins de terre perdus auprès de Sassoville, qui dépendaient de mes trois fermes de Villebon. Les fermiers se plaignaient toujours que c'était loin ; bref, j'avais repris ces trois champs, six acres en tout, et, comme mes paysans criaient, je leur avait remis, pour jusqu'à la fin de chaque bail, toutes leurs redevances en volailles. De cette façon, la chose passa. Alors, ayant acheté un bout de côte à mon voisin, M. d'Aumonté, je faisais construire une mesure dessus, le tout pour quinze cents francs. De la sorte, je venais de constituer un petit bien qui ne me coûtait pas grand chose, et je le donnais en dot à la fillette.

La vieille se récria : ce n'était pas assez ; mais je tins bon, et nous nous quittâmes sans rien conclure.

Le lendemain, dès l'aube, le gars vint me trouver. Je ne me rappelais guère sa figure. Quand je le vis, je me rassurai ; il n'était pas mal pour un paysan ; mais il avait l'air d'un rude coquin.

Il prit la chose de loin, comme s'il venait acheter une vache. Quand nous fûmes d'accord, il voulut voir le bien ; et nous voilà parti à travers champs. Le greldin me fit bien rester trois heures sur les terres ; il les arpentaient, les mesurait, en prenait des mottes qu'il écrivait dans ses mains, comme s'il avait peur d'être trompé sur sa marchandise. La mesure n'étant pas encore couverte il exigea de l'ardoise au lieu de chaume, parce que cela demande moins d'entretien !

Puis il me dit :

— Mais l' mobilier, c'est vous qui le donnez ?

Je protestai :

— Non pas ; c'est déjà beau de vous donner une ferme.

Il ricana :

— J' crai ben, une ferme et un éfant.

Je rougis malgré moi. Il reprit :

— Allons, vous donnerez l' lit, une table, l'ormoire, trois chaises et pi la vaisselle, ou ben rien d' fait.

J'y consentis.

Et nous voilà en route pour revenir. Il n'avait pas encore dit un mot de la fille. Mais tout à coup, il demanda d'un air sournois et gêné :

— Mais, si a mourait, à qui qu'il irait, gu bien ?

Je répondis :

— Mais à vous, naturellement.

C'était tout ce qu'il voulait savoir depuis le matin. Aussitôt, il me tendit la main d'un mouvement satisfait. Nous étions d'accord.

Oh ! par exemple, j'eus du mal pour décider Rose. Elle se traînait à mes pieds, elle sanglotait, elle répétait : « C'est vous qui me proposez ça ! c'est vous ! c'est vous ! » Pendant plus d'une semaine, elle résistait malgré mes raisonnements et mes prières. C'est bête, les femmes ; une fois qu'elles ont l'amour en tête, elles ne comprennent plus rien. Il n'y a pas de sagesse qui tienne, l'amour avant tout, tout pour l'amour !

A la fin je me fâchai et la menaçai de la jeter dehors. Alors elle céda peu à peu, à condition que je lui permettais de venir me voir de temps en temps.

Je la conduisis moi-même à l'autel, je payais la cérémonie, j'offris à dîner à toute la noce. Je fis grandement les choses, enfin. Puis : « Bonsoir mes enfants ! » J'allais passer six mois chez le frère on Tourraine.

Quand je fus de retour, j'appris qu'elle était venue, chaque semaine au château me demander. Et j'étais à peine arrivé depuis une heure que je la vis entrer avec un marmot dans les bras. Vous me croirez si vous voulez, mais ça me fit quelque chose de voir ce mioche. Je crois même que je l'embrassai.

Quand à la mère, une ruine, un squelette, une ombre. Maigre, vieillie. Bigre de bigre, ça ne lui allait pas, le mariage ! Je lui demandai machinalement :

— Es-tu heureuse ?

Alors elle se mit à pleurer comme une source, avec des hoquets, des sanglots, et elle criait :

Je n'peux pas, je n'peux pas me passer de vous maintenant. J'aime mieux mourir, je n'peux pas !

Elle faisait un bruit du diable. Je la consolai comme je pus et je la reconduisis à la barrière.

J'appris en effet que son mari la battait ; et que sa belle-mère lui rendait la vie dure la vieille chouette.

Deux jours après elle revenait. Et elle me prit dans ses bras, elle se traîna par terre :

— Tuez-moi, mais je n'voux pas retourner là-bas.

Tout à fait ce qu'aurait dit Mirza, si elle avait parlé !

Ca commençait à m'embêter toutes ces histoires ; et je filai pour six mois encore. Quand je revins.... Quand je revins, j'appris qu'elle était morte trois semaines auparavant après être revenue au château tous les dimanches.... toujours comme Mirza. L'enfant aussi était mort huit jours après.

Quant au mari, le madré coquin, il héritait. Il a bien tourné depuis, paraît-il, il est maintenant conseiller municipal.

Puis, M. de Varnot ajouta en riant :

— C'est égal, c'est moi qui ai fait sa fortune à celui-là !

Et M. Séjour, le vétérinaire, conclut gravement en portant à sa bouche un verre d'eau-de-vie :

— Tout ce que vous voudrez, mais des femmes comme ça, il n'en faut pas.

Guy de Maupassant.

Quel est celui qui, aujourd'hui, homme politique ou homme d'arme, sénateur ou général, n'a pas dans sa jeunesse comm quelques vers ! En attendant que M. Gustave Rivet, député de l'Isère, devienne ministre et retrouve en fouillant ses vieux tiroirs un moment de loisirs, ces quelques souvenirs toujours chers à ses premières aspirations poétiques, livrons à la postérité ces vers que nous trouvons dans le *Sylphe*, l'organe mensuel des écrivains dauphinois :

Un Jour qu'elle était triste

Dis-moi, regrettes-tu les jours de la jeunesse
Que tu vois s'envoler pour ne plus revenir ?
Est-ce le sort douloureux de ta vie à venir
Qui met sur ton front pur un voile de tristesse ?
L'avenir incertain nous fait, par sa promesse,
Espérer bien souvent plus qu'il ne doit tenir !...
Mignonne, pleures-tu l'an qui vient de finir ?...
Femme, regrettes-tu les jours de ta jeunesse ?...
Va, je te les ferai si calmes et si doux,
Et je t'apporterai si souvent, à genoux,
Les trésors de ce cœur qui vivra de ta vie ;
De ton bonheur, enfin, je serai si jaloux,
Que tu ne pourras pas, sur l'époque ravie,
Jeter un seul regard de regret et d'envie.

Gustave RIVET.

BAL DES ÉTUDIANTS

C'est en vain que les feuilles publiques, cornettes de mauvais augure, veulent jeter au sein de la foule des bruits alarmants ; c'est en vain que l'hiver, fantôme aux ailes grisâtres, semble verser sur notre cité ses neiges et ses brumes : Rien ne peut arrêter la jeunesse gauloise de nos Étudiants lyonnais. Alors que de toutes parts semble venir à leurs oreilles l'écho de luttes futures ; alors qu'on agit devant leurs regards le spectre effroyable d'une guerre étrangère, et qu'à tout instant on les invite à la danse des boulets, sur un champ de bataille pour salle de bal, et pour orchestre les roulements du tambour, les sonneries du clairon et la voix tonnante du canon, ces vaillants jeunes gens rivalisent d'entrain pour jeter une note gaie dans ce concert d'alarmes pour organiser un bal où les pas de nos jolies valseuses, légères comme des ombres soulevant autour d'elles un nuage de senteurs enivrantes, sauront gracieusement fouler les fleurs écloses sous le ciel méditerranéen.

Vous êtes toutes conviées à ce bal : vous dont l'opulence honorable peut satisfaire à tous vos desirs, à tous vos caprices, et vous qui, peut-être moins estimés, cherchez dans la vie bruyante et facile les plaisirs et les joies dont vous êtes insatiables.

La charité n'a pas de nom : Sur la salle du bal où vous entraîneront vapeureuses et délirantes ; les accents d'un orchestre aux mélodies bergantes comme la vague ondulante, planera la Charité dont la main large et divine, pleine de délicatesse, cueillira dans la vôtre la poussière d'or que vous lui prodigerez fières et joyeuses, et qu'elle semera sur ses ailes neigeuses pour aller ensuite la secouer en précieuse ombre sur la mansarde où gémit la misère, sur le pavé où git l'agonisant.

C'est en riant que vous ferez l'aumône. Jamais aumône ne se fera sur une scène plus belle.

Des lustres qui se balancent silencieusement à la voûte, jaillissent en ondes phosphorescentes des gerbes d'éblouissante lumière, pareilles à des milliers d'étoiles scintillant sous un ciel d'azur et clignotant de lents yeux d'or.

Des senteurs orientales s'épandent dans l'atmosphère zébrée de rayons de flammes, glaives d'or qui miroitent et s'agitent dans la poussière étincelante, mus par une main féérique et divine.

C'est pour les pauvres. O belles courtisanes, ayez ce jour plus de flamme amoureuse dans le regard ; dans votre panoplie cherchez vos coquetteries les plus caressantes, vos câlineries les plus séduisantes, ces armes mignonnes, invincibles, devant lesquelles nous restons désarmés.

C'est pour les pauvres : Que vos chevelures soient plus ondoyantes, que vos lèvres roses se sentent s'envoler en nombreuses volées ces oiseaux charmants et vainqueurs, ces sourires qui semblent toujours y fixer leur nid.

C'est pour les pauvres : Parez vous de vos plus beaux atours ; que vos costumes fassent mieux que jamais ressortir la finesse de vos formes, que sur vos seins, plus mutins que jamais, s'épanouisse la rose ou les fleurs exotiques, qu'à vos oreilles, aux fines cisèlures, étincellent en mille feux les diamants et les bijoux.

C'est pour les pauvres : Soyez plus félines que jamais, que vos mains mignonnes puisent dans la bourse d'or de vos danseurs captivés par vos charmes éblouissants, et versent d'abondantes aumônes dans la main de nos jolies quéteuses.

C'est pour les pauvres : Le sourire reviendra sur les lèvres décharnées du pauvre malade. Aux poussins affamés, une mère sans ouvrage pourra donner du pain, et peut-être grâce à vos libérales largesses, quelque fillette, fleur qui va éclore, sera sauvée de l'abîme où conduit souvent un chemin semé de roses.

Vous achèterez ainsi le repentir ; et il saura jeter sur vous, nouvelles Madeleines, un regard de pitié, celui dont la bouche sereine sut murmurer toujours ;

« Aimez-vous les uns les autres ! »

LA RÉDACTION.

PORTRAITS AU PASTEL

MARCELLE-MARIA

Brusquement, sans transition, la nuit tomba, et les derniers rayons du pâle soleil d'hiver blottis dans les rideaux de peluche du boudoir s'évanouirent, laissant après eux la sensation d'un rêve envolé. La femme de chambre attisa le feu dont la flamme mit un reflet d'or sur le visage de sa maîtresse.

Étendue sur un pouf, Marcelle, tout en rêvant, agite devant le feu son petit pied chaussé de mignonnes babouches lilas constellées d'améthystes, et sa belle main, blanche, effilée comme celle d'une châtelaine, joue avec les dentelles de son corsage. Le peignoir de satin rouge qui l'enveloppe fait ressortir son exquise beauté brune ; au-dessus du jabot de Malines émerge une figure aux traits délicats, duvetée par la poudre.

Ses grands yeux étonnés ont une ingénuité de vierge où brille, de loin en loin, l'éclair de la passion ; les sourcils arqués, comme ceux de la Diane antique, estompent largement le haut du visage. Les longs cils abaissés mettent une ombre sur ses joues ; doucement entr'ouverte, sa bouche, sanglante comme une fraise éventrée, appelle les baisers.

Sous la clarté discrète de la lampe la lucarne est tamisée par un abat-jour de fine dentelle, elle rêve, suivant des yeux la fumée bleutée qui s'élève d'un brûle-parfums placé sur un trépid. Elle rêve... sans que rien vienne la distraire... ni la pluie dont les gouttes tambourinent sur les vitres, ni la petite pendule de Saxe qui émette la sonnerie perlée des heures, ni la pensée du riche protecteur qui se morfond peut-être en bas, les yeux levés sur les croisées...

Son imagination vagabonde la transporte, à six années en arrière, dans le pittoresque pays des Dombes, où son enfance, puis sa belle jeunesse se sont écoulées. Entre Villars et Bourg, le voyageur ne manque jamais de visiter le petit village de Marlieux : les maisons au toit de chaume, la vieille église moussue, la verdure des jardins, rappellent les légendes des poètes.

A l'entrée du village, le Moulin-Joli fait tourner gaiement à la brise ses ailes puissantes. Le passant jette toujours dans le moulin un coup d'œil indiscret, qui n'est ni pour le jovial meunier, ni pour les sacs majestueux qui s'empilent, ni pour le jardin embaumé.

Entrons, si vous voulez... Voyez-vous derrière ces rosiers, cette belle fille de seize ans, éblouissante de santé, à la chaude carnation, aux grands yeux et à la souveraine beauté. C'est Marcelle, la fille du riche meunier ; Marcelle, la plus jolie fille du pays ; Marcelle qui fait retourner la tête à tous les passants ; Marcelle qui, le dimanche, à la messe, donne des distractions au jeune vicaire officiant.

Les beaux militaires des environs affluaient au Moulin-Joli... il est si pittoresque ! et le gai meunier, le père G..., ne les laissait pas partir sans avoir vidé force flacons de derrière les fagots et cueilli force fleurs dans son jardin.

Un jour, un lieutenant enleva au meunier la plus belle fleur de son jardin...

... Le vieux meunier et la vieille meunière pleurèrent bien leur petite Marcelle...

Les vieilles tantes, dévotes et millionnaires, firent brûler bien des cierges pour l'enfant prodigue qui partait semer aux quatre vents de l'amour l'argent de sa beauté et les trésors de sa riche nature.

Avec quel attendrissement elle se souvient du jour du départ ; l'ingénue prenait, inconséquente, le train de Lyon ; les voyageurs se demandaient avec étonnement où allait ainsi cette jeune fille, en robe de pensionnaire, avec deux nattes brunes tombant dans le dos.

Que de pleurs suivirent la chute, mais le lieutenant était affable, son uniforme superbe, l'appartement du cours Vitton gai, la grande ville curieuse... et la tristesse périssable.

Le lieutenant changea de garnison ; l'amour aussi. Marcelle n'avait qu'à se prononcer ; à ses pieds de déesse une pluie d'or tombait et les protecteurs faisaient rage pour plaire. Certains ont plu... l'argent est si utile ; mais, dans le cœur de la bonne fille, il s'est toujours trouvé une petite place pour un amour discret et bien tendre.

Entre temps, elle fit acquisition d'une ravissante fillette, qui ressemble trait pour trait à son père, le lieutenant de chasseurs. De Vienne, où elle fit ses couches, Marcelle revint, plus fraîche que jamais, jeter le désarroi dans les cœurs et porter le trouble dans le bataillon des adorateurs.

Et voilà comment, après diverses péripéties pas trop émouvantes, elle se trouve aujourd'hui, rêvant dans son boudoir.

Ces souvenirs délicieux reviennent en foule à son esprit : elle croit entendre le gazouillement du Renon qui coule toujours dans son lit caillouteux ; elle voit sa fillette jouant dans le jardin du moulin, sous l'œil vigilant de sa grand-mère. La mignonne promet d'être aussi jolie que sa mère. Quand la bonne maman lui raconte des histoires, il y a toujours un vilain militaire qui enlève et tue une belle demoiselle.

Le vieux meunier est mort, le moulin disloqué est affaissé sous le poids de ses ailes qui pendent, inertes ; les passants ne se retournent plus... car la belle fille est envolée, le moulin désert.

Des allures incohérentes des momentanées, Marcelle n'a aucune idée ; jamais elle n'a porté la sacoche, ni dansé avec des étudiants, sous le troillage vert des guinguettes de banlieue. Très affable avec les petites amies, dont elle est, d'ailleurs, souvent la providence, elle n'a en rien leur genre de vie. Notre belle adore le far niente, les douces causeries au coin de l'âtre et les rêveries fugitives comme la fumée bleue des cigarettes odorantes qu'elle aime tant à griller. Son port majestueux, sa nature aristocratique et fière en imposent et commandent le respect : au demeurant, la meilleure fille du monde, sans façon, point bégueule, n'usant de sa dignité que pour imposer silence au protecteur quand il se montre intolérant.

Voluptueuse comme une chatte, avec des câlineries de petite fille, des emportements de fauve et des souplesses de panthère, elle damnerait un saint.

Avec ses yeux clairs, langoureux, son langage si pur, lent et harmonieux comme une mélodie, elle fascine, pendant que la grisaille qui se dégage de sa capiteuse personne vous prend au cœur et vous enchaîne.

Éviliégés seuls la connaissent, rentre... qu'elle est presque toujours dans son boudoir de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Parfois cependant, vous avez pu remarquer dans la foule deux femmes que leur taille et leur allure font aisément remarquer : c'est Marcelle et son amie Berthe Tête-d'Or. Elles s'en vont, trotinant, curieuses comme des gamines échappées de l'école. D'autres fois, vous avez pu la voir dans une loge d'avant-scène de la Scala. Dans ce temple de l'incohérence, on dirait une apparition fantastique : avec ses robes à paniers et ses cheveux poudrés, on croirait voir une marquise à un bal du régent.

Les grandes passions, les passions incurables qu'elle a inspirées, rempliraient des volumes ; malgré tout, indépendant.

En vain on la couvrirait d'or, en vain on ferait ruisseler à ses pieds les trésors de Golconde... rien ne servirait si sa volonté ne veut point. Mais la bonté de son cœur compatit à la peine... et avec beaucoup d'amour, petit ou grand, on trouve grâce devant la superbe.

PAUL DE CHANDIEU.

LE MIRAGE

Ce matin, ouvrant ma fenêtre A l'horizon ensoleillé, J'ai cru voir le printemps renaitre Devant cet aspect éveille, Et déjà la douce espérance Venait folâtrer dans mon cœur Qui pardonnait sa longue absence, Dans les transports de son bonheur.

J'ai couru, parmi la campagne, Recherchant des fleurs sur mes pas, Et j'ai pleuré dans la montagne. Les chants que je n'entendais pas ; Puis, tristement, la tête basse, Murmuré... c'est l'hiver encore, Avec sa froideur et sa glace : Ils m'ont trompé ces rayons d'or.

Auguste CORDON.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

A la première des « Petites Manœuvres »

Les lecteurs de ce journal, trouveront plus loin, le compte rendu de cette comédie nouvelle que nous a offert en guise d'entr'acte, le théâtre des Célestins. Je n'entrerai dans aucun détail, ne voulant pas empiéter sur le terrain de mon confrère Olivier de Jalin, qui ne saurait toutefois m'en garder rancune car il est très galant.

Pour ma part, je vous avouerai franchement, que je préfère jeter un coup d'œil sur tous ces jolis minois et ces toilettes savamment composées que je remarque à tous les rangs des fauteuils. Quoique femme, j'éprouve un extrême plaisir à les détailler, à deviner surtout les dessous de ces féeriques atours.

Rien ne me charme comme la pensée que je vais peut-être savoir, en le regardant bien, ce que contient un corsage et je me ferai un malin plaisir de vous étaler si je le pouvais, tous les artifices et vous dévoiler tous les trucs que les femmes emploient pour se donner cette tournure qui les rend si captivantes et les fait si ardemment désirer.

Depuis quelque temps, on les sait, les premières du théâtre des Célestins sont fort suivies par le monde qui s'amuse. A côté des célébrités de l'administration, de l'armée, du barreau, du monde des lettres et des arts, ce mélange, cette nuée de fines mouches que l'on appelle horizontales. Vendredi dernier donc, j'ai vu avec bonheur que le bon goût ne faisait pas défaut à la plupart de ces aimables pécheresses.

Mathilde Bellecour, que l'on sait être une des reines de la toilette, était fort bien en noir, soie et dentelles ; le corsage décolleté en pointe et échanuré de même sur la chute des épaules, faisait ressortir à merveille l'éclat de son teint diaphane de brune où se reflétaient les feux d'une superbe rivière en diamants. Mathilde était coiffée du chapeau Jockey, une des dernières créations de la mode parisienne. Ida Ténor était également en noir, et constituée avec Mathilde un couple superbe.

Au premier rang des fauteuils de balcon se détachait Berthe d'Or, majestueuse comme une de ces marquises du grand siècle dont quelques peintres ont fixé sur la toile l'allure essentiellement hautaine. Berthe était en toilette soie bleu de roy, à corsage flottant retenu par une étoile en brillants. De temps à autre la superbe jetait sur le public ce regard impassible qui lui donne fort grand air et avec lequel elle repousse les hommages les plus courtois.

Cette demi-mondaine, qui abandonnait fort peu son boudoir, est maintenant de tous les spectacles à la mode. On l'a dit poursuivie par un violent chagrin d'amour qu'elle essaye d'atténuer dans le tourbillon de la vie à outrance.

Ce sera peut-être difficile !... Signalons aussi Juliette en faille noire, coiffée d'un chapeau noir garni d'une plume saumon d'un bel effet, séparée de son amie Suzanne qui se trouvait un peu plus loin en jolie toilette velours tabac ; Louise Egraz, toujours gracieuse, en velours bronze ; M^{lle} Louise F..., en noir ; Amélie Italienne, que l'on rencontre rarement portait sévèrement un costume faille noire, garnie de jais, la gentille Anna la Veuve, en toilette fantaisie. Nous publierons un de ces jours son portrait au pastel, le rose dominera dans le ton ; Gira Nubiennne qui fulmine toujours contre notre dernière indiscretion.

Jeanne Printemps en costume havane ; Jeanne la Brune, etc., etc.

A l'heure où ces quelques lignes roulaient sous les Marioni, le rideau était levé sur Francillon, la comédie d'Alexandre Dumas. Je regrette d'arriver trop tôt, car cette soirée sera certainement fort belle.

Et maintenant, mes toutes belles, bien à vous et bonsoir ! Je sors de quitter deux charmantes amies

qui m'ont lâché sous prétexte qu'elles se ressentaient encore des fatigues du dernier bal. Je crois plutôt que c'était une façon de se rendre à un rendez-vous discret.

Quoi qu'il en soit, bonne nuit et bonsoir... soyez heureuses en amour. Votre dévouée. BLONDINETTE.

ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

Aperçu dimanche dernier, Marie Mollin se promenant du côté de l'Île-Barbe. Décidément, cette jeune vierge folle affectionne les rives de la Saône. Aperçue également Élise Roux.

Marie des Chaises a rapporté de son voyage à Paris un certain chic qu'on retrouve dans toutes ses toilettes. Très joli le costume gris fer que porte en ce moment cette délicate épinglée. Plus joli encore le costume nature, mais qui fait le désespoir de Marie, qu'il nous a été permis d'admirer passage de l'Argue.

On dit des merveilles des costumes que doivent avoir au bal des Etudiants : Anna Perrin, Adèle Ténor, Marie Chapuis, Ida Ténor, Mathilde Bellecour, Jeanne Confort, Suzanne, Adrienne, Marie des Chaises, Henriette Chaillou, Victorine Boudet, Marthe de l'Abbaye, Jeanne Printemps, Amélie Bébé, Marie Gratton, Alexandrine Bébé, Léonie de Saint-Matricon, Marie Roche, Marguerite Chaillou, Anna Roche, Marie C..., Célestine E... et Blanche Levy.

Nous ne voulons rien dévoiler avant le bal, mais dans notre numéro exceptionnel qui suivra la fête des pauvres, nous donnerons la description complète de tous les costumes qui seront venus en relever l'éclat.

C'est de Pétersbourg que nous avons aujourd'hui le bruit du jour. Une grande dame, une très grande dame même, vient de quitter son mari, ses enfants et le pays des roubles en compagnie d'un chevalier-garde.

Les deux fugitifs sont, paraît-il, à Berlin, où ils mènent joyeuse vie. Heureusement que la grande dame a réalisé avant de partir le plus de bijoux possible, car le gigantesque chevalier-garde n'a emporté qu'une collection d'uniformes. La chose la plus amusante, c'est par ordre qu'il s'est chargé de tout ce bagage. A l'heure du berge, la grande dame exige que son amant prenne la tenue d'apparat de son régiment : hautes bottes, culotte en peau, cuirasse dorée, casque également doré, etc. Fantaisie de femme slave, dira-t-on, possible ; en tout cas, l'atirail complet de chevalier-garde ne doit pas être bien commode et doit même gêner le jeune homme pour se livrer aux jeux de l'amour et du hasard.

Marguerite des Terreaux doit partir incessamment pour Nice. Cette douce et aimable momentanée est invitée par un de ses amis de Lyon, qui lui a loué là-bas de très jolis appartements. Marguerite espère rester jusqu'à la fin de la mauvaise saison sur les bords de la mer.

Bal Bellecour.

Malgré le brillant succès obtenu par ses bals, M. Kœmgen ne s'en tient point là, et veut donner un attrait de plus à ses soirées où se réunit sans exception toute la jeunesse lyonnaise.

Samedi prochain quelques surprises fort agréables sont réservées à tous les danseurs. Chacun sait le succès qu'obtient la distribution des polichinelles et des mirlions aux quadrilles des surprises, il y aura encore quelque chose de neuf.

Nous ne saurions trop recommander de la prudence aux personnes qui se précipitent à l'assaut des objets jetés du haut des galeries. Un jeune homme appartenant à une famille très en vue de notre ville, s'est fait écraser le doigt en voulant ramasser une crécelle. Heureusement que la blessure a été faite par le pied d'une jolie femme dont la bottine à la vertu de la lance d'Achille, car c'est chez elle que ce charmant garçon va soigner sa main malade, après avoir reçu un premier pansement du cuisinier de l'Assommoir qui s'est acquitté de cette tâche avec l'habileté d'une sœur de charité.

Un nouveau comptoir va être installé et sera tenu par Victorine Rivet ; c'est dire que les clients ne manqueront pas aux verres de Røderer ; car on y vendra du Røderer à deux francs la coupe et des fleurs à volonté, nous devons décidément renoncer à citer tous les costumes et travestis qui se rendent à Bellecour.

Nous y avons remarqué cependant de fort jolies toilettes, dont quelques-unes, avaient assisté au concert donné au Théâtre Bellecour, avec le concours de Madame l'Ides Devriès.

Disons en passant que cette soirée au profit de l'Œuvre des apprentis a produit une belle recette.

Rendez vous samedi à Bellecour et à bientôt encore au bal des étudiants.

C'est pour cette importante solennité que Blondinette taille ses crayons, car nous donnerons le détail complet de toutes les toilettes, travestis et costumes imaginables des deux sexes.

Il n'est bruit en ce moment que de la disparition de Lucy la Folle. Depuis que la belle a abandonné son boudoir du cours Vitton, emmenant avec elle sa jolie meute de toutous aussi blancs que la neige, on ne sait plus de ses nouvelles. Peut-être au moment où nous écrivons ces lignes, voyage-t-elle au pays du Tendre. Toujours est-il qu'elle est partie sans aviser personne de son départ.

Il manquait un épilogue (j'allais dire une morale) aux deux affaires pour lesquelles Victorine Rivet ou ses pensionnaires ont porté leurs cotillons sur les bancs de la correctionnelle... Cet épilogue, la directrice de la brasserie du Nouveau-Monde se prépare à l'ajouter, et d'une façon, ma foi, pas sotte. Elle aura peut-être le dernier mot.

Une indiscretion de cabinet nous permet d'annoncer que M^{me} Rivet a eu l'adresse de faire raconter la chose à notre fin collaborateur, Armand Sylvestre ; celui-ci, avec la verve et l'humour qu'on lui connaît, échafaude un roman véridique, où nombre de personnages lyonnais seront pourtraités... Hi, hi ! nous allons rire au mois d'août.

On m'a raconté dernièrement qu'une des plus aimables pensionnaires d'un de nos deux cafés-concerts — devinez lequel ? — était en route pour Notre-Dame de la Délivrance, munie d'un billet circulaire pour le chemin de fer de Ceinture, ce qui ne lui empêche point d'être fort lesté et de manier très habilement la cravache.

Un de ces derniers jours, à la Scala, des braves répétés partaient d'une des deux loges de premières galeries.

Des mains de duchesse se joignaient avec enthousiasme pour applaudir une jolie voix de baryton qui porte un nom très sympathique dans notre ville. De beaux yeux noirs plongeaient amoureusement sur la scène, et laissaient tomber un regard presque suppliant aux pieds de l'artiste qui, entre parenthèses, a conquis tous

les suffrages des nombreux spectateurs de cet établissement.

La semaine dernière, corset et robe étaient déchirés aux Folies-Bergère ; cette semaine c'est la robe de la grande Jeanne la Blonde, l'ex du Cancalle, qui, lassé d'enlacer le corps mignon, semant de temps en temps les blanches fleurs de nénuphar, voulait un peu se reposer. Jeanne voulant à tout prix garder son vêtement au grand complet s'est vue forcée de prendre une partie du lacet de son corset pour rattacher son corsage et sa robe qui fuyaient vers des rives lointaines en fredonnant peut-être comme leur maîtresse :

Plus volage que l'oiseau.

Blanche, la gracieuse Hébé de chez Lardet, malgré de nombreux efforts, est plongée dans une aphonie complète. Les brouillards de Lyon ont laissé dans la poitrine de cette belle une trace de leur passage ; devant son désespoir, de nombreux clients se sont apitoyés sur son sort, et l'un d'eux lui ayant dit que le sirop Vial de Vaise est le seul réparateur de la poitrine, Blanche s'est empressée de suivre son conseil, mais elle attend encore le résultat.

Céline réclame à tous les échos d'alentour savez-vous quoi ? Je vous le donne en cent, en mille ; pourquoi sur son extrait de baptême on a collé le nom de Cunégonde ? Une bizarrerie de marraine.

Gira Nubiennne est en train de meubler son antichambre, avec des épouvantails japonais du grand bazar. Il ne manque plus pour servir de mannequins que ces noirs Ethiopiens, ces momies parcheminées qui attendent le yatagan au poing, impassible, comme des chiens de faïence, les habitués du petit lever de Madame.

La coquette salle de la Scala ne désemplit. C'est tous les soirs de nouvelles attractions et rien ne vaut une soirée passée dans cet établissement. Notre rédacteur spécial nous donnera plus loin des détails sur les artistes de la troupe qui est très attrayante.

Mardi soir nous y remarquons un grand nombre d'élégantes. Au premier rang des fauteuils, nous distinguons Jeanne Guinard, toute de noir vêtue, en compagnie de la petite brunette Anaïs qui suit avec beaucoup d'intérêt le répertoire de la Scala. On nous dit même qu'Anaïs, qui prend tous les jours des leçons de chant, compte faire prochainement ses débuts et affronter les feux de la rampe du café-concert.

Dans une baignoire de droite apparaissent Berthe Tête-d'Or et son intime amie Marcelle Maria dont nous donnons aujourd'hui le portrait au pastel. Ces deux aimables croqueuses de cœurs ont été fort égayées par l'émotion, bien profonde, puisqu'elle est allé jusqu'aux larmes, d'une bonne femme impressionnée par les récits du petit Alexandre.

Anna Perrin était aussi de la soirée. Citons encore Alice Hugues toujours épanouie comme une rose au soleil levant ; Anna la Veuve en compagnie d'une jeune beauté blonde ; Louise X... et Marie de L...

NOUVELLES A LA MAIN

Un de nos meilleurs généraux arrêté, hier soir, un de ses amis dans la rue de la République.

— Ah ! mon ami, tu ne sais pas ce qui vient de m'arriver ? J'étais invité à dîner chez M^{me} de B...

Tout à coup, en me regardant dans une glace, je m'aperçois... Je te le donne en cent, je te le donne en mille, etc., etc.

LA BOUCHE DE MADAME X.

PAR ADOLPHE BELOT.

(Suite)

Celle-ci était rouge, mais d'un rouge de parfumeur. Celle-là s'ouvrait sur des dents trop bien rangées, trop polies, trop acérées, des dents insignifiantes qui ne disaient rien. Cette dernière, une bouche autrichienne, à la Marie-Antoinette, ne ressemblait à l'autre que dans le bas ; la lèvre supérieure n'avait pas ce demi-bourrelet que j'avais à l'œil.

Toutes, je dois leur rendre cette justice, étaient jolies sans doute, mais sans animation, sans originalité, sans physionomie. Elles ne promettaient rien de ce que l'autre promettait, sans tenir.

Bref, ce n'était pas ma bouche, ou plutôt la sienne, ne confondons pas. Il n'y a pas lieu de les confondre, puisque, hélas ! elles vivent séparées.

Mes amis se récrièrent, protestèrent contre mon mauvais vouloir, ma mauvaise foi. Chacun d'eux prétendit avoir mérité la récompense honnête. Il fallut m'exécuter et offrir le dîner. Ils y amenèrent toutes les bouches qu'ils avaient trouvées. Elles mangèrent avec un appétit féroce pour se venger de mes dédains. C'était bien fait.

Malgré certaine répugnance à revoir les lieux témoins de mon échec, je m'étais cru obligé, dans l'intérêt de mes recherches, de retourner

chez Lareine. Tout me disait que mon inconnue n'y avait plus reparue ; mais par acquit de conscience, je voulais en être certain.

J'obtins cette certitude : Lareine me la donna et elle n'avait aucun intérêt à me tromper ; au contraire, Elle ne put même me cacher ses sincères regrets, car elle s'était un instant bercée de l'idée que sa belle pensionnaire d'une heure, plus maîtresse de ses émotions après un premier début, remonterait la scène, afin d'y donner une série de représentations fructueuses.

Pour se consoler et me consoler en même temps, elle me présente un stock d'étrangers, et de Parisiennes à peu près neuves. Mais elles ressemblaient si peu à celle que je cherchais, que je pris la fuite pour ne jamais revenir. Cela devait arriver : Un jour, la gardienne du temple avait commis l'imprudence de me montrer sa plus belle idole. Ebloui, je l'adorai. Mais la Déesse, insensible à mon culte, trouvant mon offrande insuffisante, refusa d'apparaître de nouveau. Je n'avais plus qu'à désertier le temple.

XV

Toutes ces vaines recherches avaient pris mon hiver.

Au printemps, je ne cherchais plus ; j'y avais renoncé. Pouvais-je passer ma vie à la poursuite d'une bouche si habile, quand il s'agissait de se débiter ? Je comptais maintenant pour la retrouver, sur le hasard qui m'a bien servi.

Il trompa, cette fois, ma confiance ; et, l'été venu, je n'eus plus d'espoir.

Cependant, je dois constater que, malgré mon insuccès, je n'étais pas en trop mauvaise disposition d'esprit, le jour où je me décidai à quitter Paris.

De quel côté me diriger à mon tour ? J'hésitais, je flottais, lorsque de grandes affiches, annonçant l'ouverture du Casino de Luchon, frappèrent ma vue.

Je connais, pour y être allé plusieurs fois, cette jolie ville d'eau, un merveilleux pays, le seul après Paris où les journées me semblaient trop courtes.

Oui, mais en retour, les soirées y étaient bien longues. Luchon manquait de lieux de réunion. Après le concert public, vert huit heures et demie du soir, on ne savait plus que devenir. Il fallait rentrer à l'hôtel et se coucher. Il existait bien, là-bas, dans un coin de l'allée d'Étigny, certain établissement appelé le Grand-Cercle, très fréquenté par les baigneurs et les petites baigneuses, un cercle pour hommes et pour femmes, un pigeonnier, comme nous l'appelions.

L'affiche que je venais de lire, et des renseignements recueillis aussitôt, m'ouvrait d'autres horizons. De tous côtés on disait merveille du nouveau casino.

La plupart de mes amis qui avait déserté le pays pour les mêmes raisons que moi, venaient d'y élire domicile. On me parlait aussi de plusieurs mondaines, des plus aristocratiques et des plus charmantes, qui daignaient mettre le casino à la mode et faisaient de Luchon un véritable petit paradis de Mahomet.

Ces derniers renseignements me devaient décider, et le vingt juillet, je quittais l'enfer parisien pour monter en paradis.

XVI

Me voici débarqué. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Le nouveau débarqué, sans être l'objet d'aucune pression ou d'aucune violence, peut regarder, loger, choisir à son aise. Il se sent, dès ses premiers pas, bien disposé en faveur d'une ville qui le reçoit d'une façon si discrète.

Un valet de chambre pour ouvrir mes malles, ranger mes habits et préparer mes objets de toilette.

A cinq heures, tout de frais habillé, je traversais l'allée d'Étigny et j'allais m'asseoir devant une des tables d'Arnativie pour prendre langue.

Lorsque, comme moi, on est membre de tant de cercles parisiens, on peut être certain, à Luchon, d'être immédiatement rejoint par un collègue ou un ami. C'est ce qui m'arriva : Bientôt autour de ma table, nous étions quatre, fumant, riant, méditant déjà du prochain et des prochaines. Après le premier cigare, je savais les noms des principaux baigneurs, des plus belles baigneuses, et pendant que j'allumais le second, on me contait déjà l'anecdote de la veille, celle du jour et les aventures probables du lendemain.

Du reste, de chez Arnativie, vers cinq et six heures, on voit défiler à pied, à cheval ou en voiture, tous les habitants de Luchon qui reviennent des promenades voisines ou qui descendent de la montagne. C'est ainsi que je vis apparaître tour à tour, côté des femmes du monde :

En panier, la brune M^{me} C..., qui se fait remarquer, l'hiver à l'Opéra, par sa façon exagérée de se décolleter.

A cheval, revenant de la vallée du Lis, une baronne célèbre entre toutes les baronnes, la première de la tribu d'Israël, par sa fortune, son esprit, son charme et ses goûts d'artiste. Elle a une taille adorable, les yeux les plus entraînants du monde : résolu, chastes, naïfs et coquets ; le teint d'une blonde avec de superbes cheveux noirs.

A cheval aussi, M^{me} C..., de Namur, blonde, toute petite, toute mince, toute faible, toute fraîche, toute rêveuse.

Dans un panier, la comtesse de B..., un grand nom, une grande notoriété, une grande influence au service de ses amis, un grand talent de sculpteur, une grande musicienne, une grande taille et surtout une jolie femme, sympathique et très aimée.

En landau, M^{me} Z..., une comparse plutôt qu'un premier sujet du monde élégant, où elle s'est introduit peu à peu, à force d'esprit et sur la recommandation d'un homme bien posé, qui lui voulait du bien à charge de revanche.

Côté des artistes dramatiques, des grandes : à pied, tenant d'une main son joli petit garçon, portant un Molière de l'autre, M^{me} B..., sociétaire de la Comédie-Française. Au physique, elle n'a que du charme, mais elle en a tant, qu'elle passe pour très jolie et qu'elle l'est. Au moral, une tenue parfaite, une grande simplicité, une grande modestie. Intellectuellement, un artiste remarquable ; en résumé : la séduction.

— Voici Doménil ! dit tout à coup un de ces messieurs, en désignant une amazone qui galopait dans l'allée.

— Doménil ! répétai-je. Vous vous trompez, mon cher ; cette amazone est fort jolie, mais ne ressemble nullement à Doménil que je connais beaucoup.

— Vous connaissez, me fut-il répondu, la vraie Doménil. Celle-ci est fautive.

— Elle a le même nom que l'autre ?

— Elle a pris le même nom pour se mettre en lumière. Ce n'est déjà pas si bête : vous la regardez et vous nous interrogez sur son compte, ce que vous n'auriez certainement pas fait si le nom ne vous avait pas frappé.

Un landau armorié, conduit à la Daumont, attelé de quatre chevaux parfaitement appareillés, venait de s'arrêter devant Arnativie, à quatre pas de nous. Deux personnes sont assises sur les coussins du fond : un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, mais d'apparence robuste, bien musclé, bien jambé, beau garçon, très brun de peau avec des traits réguliers, des yeux brûlants, des sourcils épais, drus, abondants, une barbe aussi noire que les cheveux, très soignée, très peignée, qu'il portait tout entière et caressait avec amour.

(A suivre.)

Enfin, un point d'orgue de dix mortelles minutes, au bout desquelles il accouche de ceci :

— En un mot, je n'étais pas rasé !
— Eh bien, ce n'est pas comme moi ! s'écrie l'autre en s'éloignant.

Bonne repartie.
Une dame qu'était. Elle présente la bourse à un richard, qui lui dit rudement :
« — Je n'ai rien.
« — Oh ! alors, prenez, Monsieur, répondit la dame, je quête pour les indigents. »

Un huissier à son clerc :
— As-tu présenté ma note de frais à M. ...
— Oui, Monsieur.
— Qu'a-t-il répondu ?
— Il m'a dit d'aller au diable.
— Et après, qu'as-tu fait ?
— Ma foi, Monsieur, je suis venu vous trouver.

Guibollard se présente hier chez le directeur de l'Observatoire, et d'un ton très révérencieux, du reste :
— Monsieur, lui dit-il, la nuit a donc un œil ?
— Pourquoi cela, mon ami ?
— J'ai entendu dire cent fois par les personnes les plus instruites :
« Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. »

Réflexion de la petite Henriette D. ...
— C'est drôle ! disait-elle à un ami. On prétend qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, et c'est, au contraire, celui qui m'a rapporté le plus.

Chez une momentanée à la mode.
Une femme de chambre se présente.
— Alors vous connaissez bien le service ?
— Très bien.
— Savez-vous que vous êtes gentille ?
— Mon Dieu, Madame, pas plus mal qu'une autre. De sorte que si par hasard, un jour de presse, il y avait de la besogne pour deux ...

NIGRI.

SEMAINE THÉÂTRALE

GRAND THÉÂTRE
En n'acceptant pas M. Dereims, le public a commis une faute, cela ne fait doute pour personne. Le deuxième début de M. Barbe, dans le *Songe d'une nuit d'été*, l'a d'ailleurs prouvé une fois de plus.
Nous ne mettrons pas en parallèle le Shakespeare, façon Dereims, et le Shakespeare, façon Barbe ; le second paraît trop. Et puis ce rôle n'est pas fait pour notre nouveau ténor léger ; sa voix y est mal à l'aise et aucune de ses qualités n'y ressort convenablement.
M. Barbe peut chanter l'opéra-comique pur, comme les *Mousquetaires* où il a effectué son premier début d'une façon agréable, et comme *Mignon* où le public va le juger définitivement, mais il faut, je pense, qu'il évite de se mesurer avec des rôles dont il ne peut pas le moment du moins, vaincre toutes les difficultés !
Quoiqu'il en soit, il sera sage d'accepter M. Barbe ; car, tel qu'il est, cet artiste doit terminer convenablement la saison, et s'il veut se défaire, en partie, de certaines notes par trop gutturales, il pourra tenir le répertoire et donner quelques assez bonnes soirées.
Le *Songe d'une nuit d'été* a fourni à M. Berlioz l'occasion de faire applaudir sa belle voix ; Falstaff est sans contredit son meilleur rôle.
M^{lle} Verheyden-Ladrière, M^{lle} Anna Arnaud, Blanche Fosson-Broni et M. Béranzier ont complété un ensemble fort satisfaisant.

Au premier jour, on donnera *Patrie*. Ce sera là, une solennité artistique pour laquelle la direction n'a rien épargné.
J. Vatès.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Nous passerons sous silence la première des « Petites Manœuvres » ; la Direction ayant eu la sagesse de les retirer de l'affiche dès le lendemain.
Pour occuper la place et le temps que nous laisse le « four » de la pièce de M. Busnach, nous allons donner à nos lecteurs une idée de la nouvelle comédie de Dumas, qui est le succès actuel de la Comédie Française et qui se jouera à l'heure où paraîtront ces lignes. Nous passons donc de suite à

FRANCILLON

Comédie en prose en 3 actes, Francillon est l'appellation intime et amicale de la comtesse Francine de Riverolles épouse du comte Lucien, qu'elle adore, et auquel elle va sous peu donner la joie de la paternité. Francillon est certainement une femme d'esprit et elle a, malgré cela, d'étranges idées sur beaucoup de choses, notamment sur le mariage qu'elle considère... comment pourrions-nous dire ? comme une partie d'écarté dans laquelle chaque joueur a le droit, s'il s'aperçoit que son adversaire le trompe, de rendre ceil pour ceil, dent pour dent et de le tromper à son tour. C'est la loi du « Lynch » qu'elle applique à son mari, au 1^{er} acte, dans une longue théorie en lui affirmant que si elle venait à apprendre qu'il lui soit infidèle, une heure après cette révélation elle aurait un amant. Le comte l'écoute en riant, bien convaincu que ce sont là des choses qui se disent mais qui ne se font pas ! Retenu depuis quelques mois, loin de la chambre nuptiale par suite de la grossesse de Francine, M. de Riverolles commence à trouver ce régime un peu trop maigre et s'offrirait volontiers un menu plus épicié si l'occasion se présentait. Justement c'est bal à l'Opéra : donner rendez-vous à une ancienne passion du nom de Rosalie Michon, s'y rendre et terminer ensuite gaiement la nuit dans un tête-à-tête charmant, sont autant d'idées qui germent et éclouent simultanément dans l'esprit du comte, qui en commence l'exécution en écrivant à Rosalie.

Mais Francine a bientôt des soupçons et pour les éclaircir, décide qu'elle aussi ira, en cachette de tout le monde au bal de l'Opéra où un domino discret la mettra à l'abri de toute surprise. L'heure arrive, le comte, sous un prétexte banal, s'équigne et Francillon ne tarde pas à son tour à pénétrer au bal. L'animation est grande, mais au bout de quelques minutes la comtesse aperçoit Lucien au bras d'une rivale et aussitôt sa résolution est prise. Sans hésiter elle s'empare du bras d'un inconnu et quand Lucien et Rosalie quittent le bal, elle les suit jusque chez Bréban où elle se fait offrir à souper dans un cabinet voisin du leur.

Le lendemain la première chose que fait Francillon est de dire à son mari qu'elle sait tout et que pour se venger « elle a pris un amant ! » Ici la situation est terrible et il faut, l'audace et le talent de Dumas pour avoir osé la présenter et la discuter ! Foudroyé par cet aveu, Lucien commence par jouter, mais,

sur les affirmations de Francillon qui, pour plus de sûreté, lui indique le nom du restaurant et celui du garçon qui les a servis, il se décide à envoyer chercher un homme de loi. Bientôt arrive un clerc de notaire et à sa vue Francillon s'écrie : Mon complice c'est lui ! et s'enfuit dans sa chambre.
Pour éclaircir la situation, une amie intime de Francine, qui connaît à fond son honnêteté et la sait incapable de se donner à un étranger, se résout, aidée du comte à interroger le clerc. Celui-ci déclare qu'en effet une dame qu'il ne connaît pas du tout, l'a emmené la nuit dernière, après le bal de l'Opéra, dans un restaurant à la mode, mais il refuse d'entrer dans le moindre détail supplémentaire et sort en laissant le comte atterré par cette déclaration.

Mais l'esprit inventif de l'amie de Francillon ne se trouve pas pris pour si peu et elle imagine un « truc » qui certainement doit réussir. Aussitôt après le départ du clerc, elle fait venir la comtesse et lui déclare que celui-ci n'a fait aucune difficulté pour raconter son aventure à son mari et qu'il est entré dans des détails qui ne laissent aucun doute sur la nature de leurs relations. Prise au piège, Francillon s'écrie : « C'est faux, c'est horriblement faux ! » et se aperçoit qu'après qu'elle vient de faire croquer d'un mot d'échafaudage qu'elle avait si bien construit. Mais elle ne le regrette pas, car Lucien qui a tout entendu se jette dans ses bras en implorant son pardon, et la réconciliation est d'autant plus douce que les émotions avaient été plus fortes.

Ajoutez à cela quelques personnages épisodiques tels que celui du vieux viveur de marquis, du jeune Henry de Simieux qui n'a pas le temps de surveiller le comte, tant son amour pour la gentille Annette, l'occupe, du clerc Pinguet, du garçon Célestin et de l'anglaise Smith, l'amie de Francine, et vous aurez une idée complète de la nouvelle comédie de Dumas, sur laquelle nous reviendrons dans notre prochain numéro au point de vue de l'interprétation et de la mise en scène et à laquelle nous souhaitons un immense succès.
O. de J.

Petites Nouvelles Artistiques

La troupe Zoo est en ce moment à Genève, où elle obtient un très grand succès. Nous espérons son prochain retour à Lyon.

Facultés.

M. Arling, agrégé de la Faculté de médecine, professeur de physiologie à la Faculté des sciences de Lyon, est nommé professeur de médecine expérimentale et comparée à la Faculté de médecine.
M. Guignard, professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Lyon, est nommé professeur de botanique à l'École supérieure de pharmacie de Paris, en remplacement de M. Chatin.

CONGRÈS GASTRONOMIQUE

Un congrès gastronomique comprenant une exposition de produits alimentaires et de toutes les boissons, ainsi qu'un concours culinaire s'ouvrira à Lyon, 40, rue Vaubecour, le **Dimanche 20 février** courant, à deux heures de l'après-midi.
Cette exposition qui ne durera que huit jours, sera ouverte de une heure et demie de l'après midi à six heures du soir.
Tous les jours concert-promenade sous la direction de M. Darvieux.
L'entrée sera libre et gratuite.
Des quêtes seront faites au profit des fournaux de la presse, des asiles de nuit, des inondés du Midi, de la Société maritime des sauveteurs du Rhône et des indigents de la ville de Lyon ; de plus, tous les produits restant à la clôture de l'Exposition et volontairement abandonnés par les exposants seront répartis entre ces cinq sociétés.

Tous les frais seront à la charge de la direction de l'Exposition et elle ne prélèvera rien sur les produits des quêtes.
La dégustation des vins, liqueurs et spiritueux sera libre et gratuite ; un buffet spécial sera organisé à cet effet.
Nous espérons y entendre la musique militaire que M. le Gouverneur de Lyon accordera pour le concours de ces œuvres toute de bienfaisance.

EXPOSITION SPORTIVE

Nous avons appris dernièrement l'ouverture d'une Exposition sportive.
C'est sur le cours du Midi qu'aura lieu cette intéressante exhibition.
Voici quelques détails que nous tenons de M. Hervé du Lorrain, l'intelligent promoteur de cette nouveauté à Lyon.
Dans une splendide installation figurera tout ce qui se rattache à la vie sportive : chevaux de course, de chasse et de voiture. Tous les genres d'équipages ; course et chasse ; depuis la casaque du jockey, la cravache et le gant de l'amazone jusqu'à l'attirail complet des grandes véneries.
Il y aura exposition de chiens de chasse de toutes les races et le bouquet sera :
Un tournoi international et carrousel, composés de sportmen de toutes les nations.
Nous ne pouvons, dès aujourd'hui, donner que des détails sommaires.
A bientôt plus amples renseignements sur ces fêtes intéressantes.

Brasserie de la Chatte-Blanche

Dans une de mes promenades à travers la ville, passant l'autre jour rue Mercière, il me prit fantaisie d'entrer visiter la brasserie de la Chatte-Blanche.
Située près de la rue Grenette, dans un endroit très aéré et à l'abri des regards indiscrets, ce petit établissement se compose d'un rez-de-chaussée, d'une très jolie salle de consommation et au premier d'une salle de billard parfaitement aménagée et d'un cachot très pittoresque.
Ayant jeté un regard interrogateur à l'intérieur, j'entraî et parvins, non sans peine, à trouver place parmi la nombreuse et élégante clientèle qui fréquente la Chatte-Blanche. Bientôt un majestueux bock se dressa près de moi, apporté comme par enchantement par la main des Grâces.
Car là aussi, Vénus coudoie Bacchus, et le service y est fait par deux adorables Hébé, du nom de Marguerite et de Pauline, qui a un physique très engageant, joignant une grâce tout-à-fait régence.
Enfin les consommations portent les premières marques, le matériel est d'une propreté sans égale et les clients sont tous de joyeux drilles et des gentlemen accomplis ; aussi, comme dans la féerie dont elle porte le nom, se laisse-t-on saisir à l'entrée par un charme si complet,

que le temps passe avec la rapidité d'un éclair et qu'on y revient comme entraîné par une force invisible.
Quant au propriétaire, je ne vous le nommerai pas, car vous le connaissez tous, et vous avez tous été à même d'apprécier ses qualités et son amabilité dans un des établissements chantants de notre ville.
Si cela ne vous suffit pas, allez le voir et le reconnaître à la Chatte-Blanche !
M. P.

Revue des Cirques et Concerts

SCALA-BOUFFES

Le trio Massini, qui a débuté cette semaine, est un véritable régale pour les amateurs. Ces artistes accomplissent de véritables tours de force dans leurs diverses fantaisies arrangées pour violon, guitare et mandoline, et font preuve de tempéraments artistiques exceptionnels. Nous signalerons les imitations des cris de coqs, de chiens, de porcs et d'autres animaux dans une fantaisie champêtre jouée à la perfection par le violoniste, la retraite et la chasse admirablement enlevées par ces artistes. Nous avons remarqué chez le violoniste une grande sûreté dans les attaques, une facilité étonnante pour filer le son et l'art consommé avec lequel il se sert des notes harmoniques ; quant au mandoliniste et à la toute gracieuse guitariste, ils font preuve, dans leurs rôles d'accompagnateurs, d'un talent et d'une discrétion accomplis.

La troupe de la Scala est une des meilleures que l'on puisse trouver ; tous les éléments s'y trouvent réunis, à côté des dislocations stupéfiantes des Washington's, le public fait un chaleureux accueil au jeune baryton M. Debasta, dont la voix fraîche et bien timbrée impressionne beaucoup et fait le charme de tous les spectateurs.

Nous aimons à croire que M. Debasta ne nous quittera pas de sitôt et qu'il prolongera son engagement à Lyon où son nom est si sympathique au public Lyonnais qui vient tous les soirs l'applaudir à la Scala.
La rentrée de MM^{mes} Rosa Katty et Juliette Perrin a eu lieu sans grand enthousiasme. M^{me} Numa-Dalbert, Déo et MM. Geram, Holtair et Rencins continuent à faire passer aux habitués de très agréables moments.
Quant au petit Alexandre, il est toujours très applaudi dans ses chansonnets et écouté par condescendance dans ses monologues dramatiques.

CASINO DES ARTS

Nous avons à parler du *Triomphe d'Arlequin*, l'opérette de Bernicat, qui a été montée par la direction avec le luxe de costumes auquel nous sommes habitués. Nous avons retrouvé dans l'œuvre de notre compatriote cette facilité de production, cette grâce dans la mélodie et cette nouveauté dans la phrase musicale que nous avons déjà constatés dans *François les Bas-Bleus*. Parmi les morceaux qui nous ont particulièrement plu, nous citerons d'abord l'ouverture, l'accompagnement du pas de deux entre Colombine et Arlequin, le motif d'entrée de Spavento et toute la scène des Statues. L'orchestre a droit à des éloges, quoiqu'il n'observe pas toujours ponctuellement la mesure ni les nuances et abuse un peu trop du *forte*.

L'interprétation est excellente, et nous avons particulièrement remarqué M^{me} Querretto, qui a mimé et dansé son rôle d'Arlequin en artiste de talent, et à qui nous aurions aimé voir bisser le pas de deux avec M^{me} Lévyque, et la scène de fascination qu'elle a mimée avec un art approfondi. M^{me} Pauline Lévyque est certainement une danseuse de talent, mais elle ne nous paraît pas à son aise sur la scène du Casino, et ses mouvements comme ses pas paraissent gênés et manquent de fermeté. Néanmoins, Colombine a droit à des félicitations sincères. M. de Réale s'est révélé dans Spavento, et son air d'entrée a été chanté avec une maestria et une science remarquable ; quant au reste du rôle, il le joue et le mime très correctement et à la satisfaction générale. MM. Min (Pierrot), Dhostel (Coviello), Denneville (Cassandre) complètent l'interprétation et donnent à leur rôle un relief très agréable.

Le public continue à fêter la Vanoni, qui est de plus en plus originale et remarquable dans ses chants et danses français, anglais et espagnols. C'est un talent bizarre mis au service d'un artiste fantaisiste et auquel il faut s'habituer, mais nous le répetons, c'est un grand talent, et la Vanoni est une véritable artiste !

Puisque nous sommes au Casino, nous constaterons en passant, avec un grand nombre d'habitues, l'importance ridicule et grotesque que se donne le garçon proposé au service des fauteuils. Depuis longtemps, ce larbin, qui essaye de nous la faire à la Justinien, a pris l'habitude de numéroter les trois ou quatre premiers rangs de fauteuils, et malheur à qui vient s'y mettre sans son autorisation. Il faut avoir l'insigne honneur de lui plaire ou être exposé à démentager sans raison et subir les réflexions aussi grossières qu'idiotes de cet employé, qui oublie le respect qu'il doit au public et qui est payé pour se tenir proprement. Nous comprenons ce que ces vexations renouvelées journellement peuvent avoir de désagréable pour les spectateurs, et nous renvoyons au directeur de l'établissement les plaintes que nous avons reçues de plusieurs personnes.

Quant à nous, qui n'avons jamais considéré comme une faveur les entrées dont jouissent les membres de la presse à quel titre que ce soit dans un lieu public quelconque, nous n'avons pas besoin de dire que nous méprisons hautement ces impertinences et que nous ne saurions avoir aucun démêlé avec ce valet mal appris.

CIRQUE CONTINENTAL

Le public continue à se porter en foule dans l'établissement de M^{me} Léon, où il trouve, sous un confortable des plus complets, une troupe d'élite parmi laquelle nous citerons : l'équilibriste Djelmako, la jongleuse Bachira, le couple Fontana, le gymnaste Alvarez, les clowns Chopani, la toute gracieuse Juliette Lagoutie, l'écuver Loyal et d'autres encore dont le nom nous échappe, mais dont le talent ne laisse rien à désirer.
Incessamment nouveaux débuts !

FOLIES-BERGÈRE

Tous les mardis, jeudis, samedis et dimanches, grandes séances de patinage de 2 heures à 5 heures, et le soir de 8 heures à 11 heures.
Prix d'entrée : 1 franc (patins compris).
Tous les samedis, de minuit à 5 heures, grand bal paré, masqué et travesti.
OLIVIER DU JALIN.

SAINT-ÉTIENNE

Les Stéphanois s'entraînent dur pour le mardi-gras. Dans tous les mondes on saute à qui mieux mieux. Dans le monde entier, sauteries sélects chez

M^{me} C... M. B..., le fabricant G..., etc. ; le demi-monde se porte en foule aux bals de l'Eden et du Skating ; le quart de monde gigotte dans les bouillottes des barrières ; enfin le monde de rien du tout, plein de beaucoup de petit bleu, chorégraphie au clair de lune en battant les muraillures.
Très remarquable Thérèse Châteaufort à la musique avec son costume de jais ; nos compliments à Marguerite qui élève à ravir son enfant et qui se souvient toujours de l'absent ; on dit qu'à Paris, le beau François fait des conquêtes d'or.

La presse stéphanoise gémit dans le marasme. Notre grand confrère, le *Mémorial*, sert fidèlement à ses abonnés leur dose quotidienne de soporifique ; le *Petit Stéphanois* pontifie dans son antre et continue à annoncer pompeusement cette fameuse salle des dépêches qui risque de ne jamais voir le jour. Il nous revient aussi que Mossieu le rédacteur en chef, quoique nouveau débarqué de la capitale, manque envers certains de ses correspondants de la plus vulgaire politesse.

On annonce le prochain mariage du rédacteur en chef du *Vrai Gaga*. ... Très bien cela, Auguste, de renouer au monde, à ses pompes et à ses œuvres.

Les amateurs de féeries se délectent au *Tour du Monde* et les cascadeurs se roulent aux bouffonneries du joyeux Marcellin de l'Eden. Tout le monde est content, sauf les dames, qui trouvent que leurs maris prennent à cette vie une blême.

LES LIVRES

LE JOUEUR, par PAUL DUMAS
Paris, Victor Havard, éditeur.

Une œuvre certainement appelée à produire la plus vive impression est le *Joueur*, le nouveau roman que PAUL DUMAS vient de faire paraître chez l'éditeur Victor-Havard. Jamais jusqu'ici on n'avait peint avec des couleurs aussi vives, une réalité aussi terrible, le jeu, ses victimes, et les dangers milleux où elles agonisent. Il a fallu à l'auteur une grande hardiesse pour oser dire, comme il le fait, toute la vérité. Cette œuvre soulève bien des colères, troublera plus d'une conscience, car elle est écrite avec une implacable passion de justice, avec un réel talent : c'est une éloquente protestation contre le fléau, contre ceux qui aident à le propager. Elle portera d'autant plus que les personnages, pris en pleine vie, dans un milieu humble et simple, subissent dans toutes leurs angoisses, dans toutes leurs séductions infâmes, avec la vivacité de natures primitives, les tortures et les délices sans nom de l'effroyable passion que la société porte au flanc comme un cancer rongeur qui menace de la dévorer tout entière.

Nous analyserons prochainement ce nouveau livre de M. Paul Dumas, qui vient d'obtenir un grand succès avec cette nouvelle publication. L'auteur aimé de *Thalie*, des *Sœurs ennemies*, fera paraître, en novembre prochain *Madame veuve Rivière*, roman de mœurs donné en feuilleton par le *Voltair*.

Qui n'a dans les veilles d'hiver, alors que la neige ou la pluie fouette les vitres de la salle à manger ou du salon, alors que la flamme vacille dans l'âtre sous le fouet du vent important dans son tourbillon fougueux les flocons de fumée qui s'échappent en gémissant de la cheminée, désiré avoir sous la main un livre gai, de bonne compagnie, bien franchement gaulois, pouvant se lire à la famille qui tremble de peur, un livre enfin qui ramène le rire sur les lèvres les plus réfractaires, sans faire rougir les visages autrement que de plaisir ?
Ce livre, l'éditeur Ghio nous le donne aujourd'hui avec les *Nouvelles gauloises*, de Charles Lexpert, l'humoristique auteur des *Mécaniques animales*, le collaborateur si goûté des lecteurs de *L'Éclair* et de *la Sirène*, ces journaux si éminemment boulevardiers et parisiens.
Avec les *Nouvelles gauloises*, on rit à chaque page, à chaque ligne, et la moralité la plus sauvage est déparmiée. Et c'est si bon d'être gai — par ce temps de pessimisme à outrance, dans lequel on a trouvé moyen de sophistiquer jusqu'à un rire humain — qu'il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir mis en pleine lumière ce joyau au facettes si claires, connu seulement des gourmets du rire et de la franche gaîté.

Gros bon sens de paysan. — Il suffit de réfléchir un instant pour se convaincre du fait suivant : Le sirop de Vial de Vaise est — et doit être — le meilleur de tous les produits contre les rhumes, bronchites, etc. En voici la raison, et, c'est cette raison qui le met au-dessus de toutes les pastilles, pâtes et bonbons imaginables :
Pour fabriquer une pastille, il faut de la gomme et du sucre, en quantité telle qu'il est absolument impossible d'incorporer dans ce petit volume un médicament capable de faire du bien. Il faut donc avoir recours à des poisons narcotiques (opium, morphine, etc.) qui donnent un soulagement aussi trompeur que passager.

Le sirop de Vial de Vaise ne contient rien de tout cela. Il agit d'une façon toute différente, et c'est en débarrassant l'irritation qu'il détruit la maladie. Vous croyez faire une économie en achetant des pastilles Erreur grave, car si vous réfléchissez, vous verrez qu'il faut plus de dix boîtes de pastilles pour renfermer les principes actifs d'un seul flacon de Sirop de Vial de Vaise qui ne coûte que 3 fr. et contient un livre de Sirop.
Demandez du reste à tous ceux qui l'ont essayé.

ENIGME

Quiconque au printemps de sa vie
Prend mon dernier pour mon premier,
Risque fort que sa faim soit ou non assouvie,
De devenir ou rester mon entier.

Solution du dernier numéro :
Charade : VACARME.
Ont trouvé la solution :
Une énamourée. — Deux habitués de la Nuée. — Louis S... — Une triste. — Un engagé volontaire. — Mis Hour. — Deux amoureux en pleine lune de miel. — Un affoqué d'amour pour la belle A. P. — Ludovic. — Fiston Rasier et C^o. — Gemme Dervis Gouzeur. — La Terrible Tarasque ; un ami de B...
Nous prions les devins de nos jours de nous de ne jamais se servir, pour signer leurs solutions, d'expressions à l'adresse de qui que ce soit.
Nous n'insérerons pas, dorénavant, ces signatures.
LE SPHINX.

PELITE CORRESPONDANCE

J. de Valcourt. Avons égaré vos manuscrits ; envoyez autre chose s. v. p. n'avez pas lettre p. r. — Panurge. très-bien « Pour lire après boire » mais vieux français par du cadre du journal ; envoyez autre chose s. v. p. G. S. T. Nous ne comprenons pas ce que vous voulez dire, impossible d'insérer ces énigmes. Un indiscret un peu trop naturaliste, il y a du bon, continuez.
Le Mistigris de Jeanne de L.
Louis d'Arbesieux. Vous ne connaissez pas vos règles de prosodie. « Pour ma fête, » ce n'est ni vers ni prose.
Chopart, trop cru, gazez, gazez ; le peuple n'est pas sûr pour ces choses. Un adorateur de la belle Ma... soyez plus prudent dans vos démarches, cavalier. Vous êtes un galant homme et avez le droit d'agir J. K. 4^e cuirassier. Prenez la belle par la douceur.
Le Directeur-Gérant : GEORGES AUBERT.

Café des Volontaires
35, rue Centrale et rue Thomassin
J.-B. PALLORDET, Propriétaire
COSOMMATIONS SUPÉRIEURES
Déjeuner Américain
CHAMPAGNE AU VERRE : 0'40

MAISON SPÉCIALE DE
POSTICHES
Perruques, — Toupetts, — Tours
Cache-Folies, — Nattes, etc. — Prix très modérés
Maison ROUSTAN
63, rue de l'Hôtel-de-Ville, au 1^{er}, Lyon

Café-Brasserie de la Liberté
LYON, 62, cours de la Liberté, 62, LYON
B. MINOT
Consommations de premier choix

AU PAPILLON D'OR
5, Rue de la Barre, 5
Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie. — Cette maison se recommande par le grand choix de ses articles, ses prix exceptionnels de bon marché et ses garanties sérieuses. — Spécialité de pièces de commandes. Toutes les réparations sont faites à la maison et garanties. — Diamants et pierres fines au prix du gros.

Chapellerie de la Concurrence
3.25 A 4.00 MERCURIN 3.25
25, Rue de la Barre, 25
AU COIN DU QUAI
Maison de confiance, se recommande par ses chapeaux de formes nouvelles et de bon goût.

CHAPEAUX souples et confortables... **3.25**
CHAPEAUX riches et soie... **7.25**
CHAPEAUX de luxe et chapeaux gibus **9.25**
ON SE CHARGE des RÉPARATIONS — CHAPEAUX sur COMMANDE
Prière de ne pas confondre les chapeaux que je vends 7 fr 25 c., qui sont en feutre, avec ceux vendus ailleurs 7 fr. et qui sont en laine.

Fabrique de Lingerie et Confections
GROS ET DÉTAIL

VE MAZARA-BOISSIEUX
19, cours Gambetta, 19
— LYON —

Trousseaux, Layettes, Tissus, Linge de table, Rideaux, Toile, etc.
SPÉCIALITÉ DE LINGERIE pour ENFANTS
COMMISSION — EXPORTATION

ACME CLUB SKATE
HALIFAX PATENT
PATINS DU HIGH-LIFE
Ajustage instantané, sans courroies
E. INGOLD, 16 et 18, Passage de l'Hôtel-Dieu

A CE SOIR OÙ?...
A LA LUXEMBOURGOISE
Soins et Hygiène de la Peau
CRÈME FLORENTINE
A LA GLYCÉRINE
Contre Gerçures, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme
Le Pot : 2 fr. Le Demi-Pot : 1 fr. 25
En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs
Dépôt central : DROCCOS à Lyon
24, rue du Plat, 24

ALCOOL DE MENTHE
MITCHAM
RECOMMANDÉ POUR LA TOILETTE
SUPÉRIEUR à tous les produits similaires
A. MILLET et C^o, distillateurs, à GRASSE
Dépôt : 97, r. Vendôme, Lyon. Se vend partout.

LES PROCÉDÉS INSTANTANÉS
SONT LES SEULS EMPLOYÉS
PAR
Fernand CHARDONNET
PHOTOGRAPHE
6, Place Bellecour, 6
REZ-DE-CHAUSSÉE

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 % meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que :

Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Lingerie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE		CONDITIONS DE PAIEMENT	
Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs	Pour 20 francs de versement, on livre pour 100 francs	L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine
- 10 - - - - - 50 -	- 30 - - - - - 150 -	- 50 - - - - - 2 -	- 150 - - - - - 5 -
- 15 - - - - - 75 -	- 50 - - - - - 200 -	- 75 - - - - - 3 -	- 200 - - - - - 6 -

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver de leur puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

BRASSERIE FLAMANDE
RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT
RENAUD J^{ne}
 10, Rue Jean-de-Tourne, 10
 LYON — Près la place de la République — LYON
 Huitres, Ecrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

COSTUMES EN LOCATION
 et sur mesure
 POUR
BALS MASQUÉS
 Prix très modérés
MAISON BLOD
 Fondée en 1820
E. BOSCH et C^{ie}, Suc^{rs}
 COSTUMIERS DES THEATRES
 1, rue du Théâtre, au 3^{me} (derrière le Grand-Théâtre)
 On peut entrer par la rue Puits-Gaillot, 2
 Cette Maison n'a pas de Succursale

MALADIES CONTAGIEUSES
 Ni Copahu!!! Ni Mercure!!!
 GUÉRISON RADICALE INSTANTANÉE par
L'INJECTION BARRAJA
 Vraie infallible, unique au monde
 ET LES
BOLS ANTI-BLENNORRHOÏQUES
 Au Bal d'Arménie, toniques et dépuratifs
 Prix de chaque Produit : 4 fr.
 115, cours Lafayette, Lyon

AVIS Lyon s'amuse étant mis sous presse le mercredi soir, les Annonces ou Réclames doivent nous parvenir le mardi avant midi.

PURGEZ-VOUS sans cesser vos occupations, avec la Vanilline Cornet (Déposé).
 Agréable, très douce, facile à prendre, acceptée par les estomacs les plus délicats. Elle chasse la bile, les glaires, purifie le sang. Elle convient à tous les tempéraments. Elle remplace avec avantage les eaux purgatives qui n'ont plus, au dire des médecins, la même vertu qu'autrefois.
 On se purge sans bouillon ni tisane, en toutes saisons. On peut sortir, travailler, prendre ses repas sans rien changer à ses habitudes. — le paquet de 2 doses 1 fr. 20, 5 paquets 5 fr., franco contre timbres ou mandat-poste, Cornet, pharmacien, 2, rue Octavio-Mey, Lyon Saint-Paul et principales pharmacies.

CHLOROSE ET LEUCORRÉE
PERTES BLANCHES
 guéries rapidement par l'emploi de l'ELIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr Villante de Gantessuis. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

M^{me} CLAUDIA
 Somnambule infallible
 sur maladies, évènements de la vie, etc.
 Cartes et Lignes de la Main
 PRIX MODÉRÉS — DISCRÉTION
 4, rue Centrale, au 3^{me}
 PRÈS LA PLACE ST-NIZIER

MODÈS à céder Magasin bien agencé, casuel. Prix 1800^f. S'adresser Agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 5192.

Chez tous les Coiffeurs
CAPILLOPHILE
 Régénérateur infallible des Cheveux et de leur couleur
EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE
 Si vos cheveux tombent.
 Si vos cheveux grisonnent.
 Si vous avez des pellicules.
 Si vous avez des démangeaisons.
 Si vous voulez faire revenir les cheveux tombés.
 Si vous voulez avoir une chevelure belle, longue, soyeuse et abondante.

MALADIES SECRÈTES
 CABINET MÉDICAL
MAROLLES
 DOCTEUR-MÉDECIN
 — Fondé en 1877 —
 Traitement spécial des affections secrètes, vénériennes et de matrice. — Cabinet de 10 heures à midi; le soir de 7 à 9 heures. — Traitement par correspondance.
 Consultations gratuites le samedi soir.
 19, rue Cuvier, 19

LA SAVONNERIE MAUBERT
 18, rue St-Pierre, Lyon
 A l'honneur de prévenir sa nombreuse Clientèle qu'à l'occasion des fêtes du 1^{er} janvier, ses magasins ont l'entrée libre depuis le 5 décembre dernier.

CAFÉ DAUMALLE
 ANCIEN CAFÉ BERTHOUX
 (Les dépêches de l'AGENCE HAVAS sont affichées dans l'établissement)
DÉJEUNER : 2 fr. 50 MENU
 Hors-d'œuvres, 2 plats au choix
 2 Desserts
 1 Bouteille de vin rouge ou blanc, ou cidre
DINER : 3 fr. Plat du jour : 1 fr.
 MENU
 Potage, 4 Plats au choix
 2 Desserts
 1 Bouteille vin rouge, blanc ou 1^{er} beaujolais
 SOUPERS APRÈS LE THÉÂTRE, SALONS, SALLE DE CINQ BILLARDS
 Sonnette de l'extracte

MAISON V^{ve} SIRAND & C^{ie}

MAISON
 Fondée en 1850

75, rue de l'Hôtel-de-Ville, 75

SUCCURSALE
 14, rue Victor-Hugo, 14

PLACE DES JACOBINS

La Maison V^{ve} SIRAND a l'honneur de rappeler qu'à l'occasion des Bals l'on trouve en ses magasins un choix complet de Gants pour Soirées en toutes nuances depuis

12 boutons.	4 f. 75	15 boutons	5 f. 50
14 boutons.	5 25	GANTS SUÈDE extra, avec Manchettes dentelles.	5 45

La Maison teint sur échantillons et fait sur mesure sans aucune augmentation

AVIS POUR LYON

LA GANTERIE DE LUXE

14, rue Victor-Hugo, 14

Etant la seule succursale de la Maison V^{ve} SIRAND, le public est donc prévenu d'avoir à se méfier de la concurrence faite à son nom.

SUCCURSALES ET DÉPÔTS: Alger, Grand Magasin Lyonnais Bab-Azoun. — Constantine, Maison du Printemps. — Nice, Maison Gaffié, rue Paradis, 7. — Dijon, place d'Armes. — Annecy, Maison Poizat. — Roanne, Maison Baudié, rue du Collège, 21. — Saint-Étienne, rue Sainte-Catherine, 5. — Aix-les-Bains, rue des Bains. — Au Puy, Maison Triffaut-Chabrières. — Tarare, Grande rue, 21. — Vienne, Maison Chavanne. — Charlieu, Maison Martinot. — Bourg, rue des Halles. — Beaune, Maison Brugnot-Pécot Goby.

Notre Marque se trouve dans les principales Maisons de Nouveautés de chefs-lieux